

*De l'hypertrophie du discours didascalique au XX<sup>e</sup> siècle.* Sous la direction de MARIE-CLAUDE HUBERT et FLORENCE BERNARD. Publications de l'Université de Provence, 2012, coll. Textuelles Univers Littéraires. Un vol. de 184 p.

Si des travaux récents ont pu montrer que la didascalie est au XX<sup>e</sup> siècle discours autonome, voire émancipation veillant à contredire les répliques des personnages (Sanda Golopentia et Monique Martinez-Thomas, *Voir les didascalies*, Ophrys, 1994 ; Florence Fix, Frédérique Toudoire-Surlapierre, *La didascalie dans le théâtre du XX<sup>e</sup> siècle : regarder l'impossible*, EUD, 2007 ; Frédéric Calas, *Le texte didascalique à l'épreuve de la scène et de la représentation*, Presses Universitaires de Bordeaux, 2007), le volume collectif coordonné par Marie-Claude Hubert et Florence Bernard fait à très juste titre porter la réflexion sur *l'hypertrophie* de ce discours. Se trouvent là considérées uniquement les indications dites « externes » sans lesquelles « le texte de théâtre est incomplet », et ce dans le déploiement d'une outrance, d'un débordement, dans lesquels la didascalie n'a plus seulement pour fonction de « clarifier les intentions de l'auteur », mais, selon une « transformation structurale » dont Marie-Claude Hubert voit la source dès Diderot, tandis que Benoît Barut rappelle son importance chez Hugo, de donner de l'épaisseur au dialogue, de lui donner corps. Le volume démontre que cette abondance du discours didascalique ne vaut pas pour explication ou lissage : l'opacité demeure, le style n'en est pas technique mais fait appel à l'imaginaire, au point parfois dans la représentation que la didascalie supplante le dialogue, lue ou diffusée en voix off, son discours « devient parole » et c'est là sans nul doute « une transgression totale de sa fonction première ».

Douze textes articulent plusieurs dramaturges majeurs du XX<sup>e</sup> siècle français, Claudel (par Nathalie Macé), Vauthier (par Marie-Gabrielle Nancey-de-Gromard), Genet (par Yannick Hoffert), Ionesco (par Kenji Oka), jusqu'aux plus récents (Didier-Georges Gabily par Delphine Padovani, Bernard-Marie Koltès par Florence Bernard, Philippe Caubère par Patrice Ruellan) et s'ouvrent également à Valle-Inclán (Carole Egger), Javier Tomeo (par Mireille Baudoin), Sony Labou Tansi (par Michel Bertrand), Israël Horovitz (par Annick Asso) tandis qu'un treizième consacré à Hugo rappelle que l'outrance didascalique n'est pas restreinte aux publications du vingtième siècle. La tentation du discours littéraire s'exerce dans ce qu'une seconde partie du volume nomme « didascalies et paratextes », processus que précise une troisième partie sous l'intitulé « le théâtre à lire », après une première consacrée à « l'hypertrophie des didascalies ». L'ouvrage se termine sur un quatrième volet, s'intéressant à « la didascalie, un texte à jouer ».

Ni redondante ni simplement explicative ou indicative, la didascalie telle qu'explorée dans ce volume sort de son rôle fonctionnel et secondaire ; elle n'est pas seulement « chargée de transformer le lisible en visible », c'est peu de dire qu'elle s'émancipe, qu'elle n'est pas « au service des répliques » ou « au service de la représentation » : ce qui fait le cœur de ce volume est l'étude des « débordements », voire des contradictions, ruptures ou parasitages qui animent texte et paratexte. En effet, le travail du didascale se trouve ici abordé sous toutes ses formes : indications scéniques, certes, touchant au jeu, au décor, à la mise en scène et plus largement à l'interprétation, mais aussi postfaces, préfaces, exergues dans ce qui peut s'élaborer comme un processus d'« auto-justification » de la part d'auteurs sensibles à la fois à l'expérience de la citation et à celle de l'autofiction.

La prolifération s'accompagne d'un « principe d'instabilité », exposant une dynamique des images parfois avec mauvais goût affiché, sens de l'excès, qui entraînent une « confusion des genres », entre roman, autofiction, théâtre (plusieurs

des dramaturges étudiés, comme Tomeo ou Koltès ont aussi écrit un ou des romans), puis est aussi abondance de significations, valorisant « lecture littéraire » plutôt que stricte « lecture opératoire », ce qui constitue enfin l'un des enjeux majeurs soulevés par ce volume très cohérent.

FLORENCE FIX